

LE FIGARO



JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

RICHARD III PAR JÉRÉMIE LE LOUËT : UNE VISION, DES MODÈLES

AU THÉÂTRE 13-SEINE, UNE JEUNE COMPAGNIE PRÉSENTE UNE VERSION INTÉRESSANTE DE LA TRAGÉDIE DE SHAKESPEARE. JÉRÉMIE LE LOUËT SIGNE L'ADAPTATION, LA MISE EN SCÈNE ET JOUE LE RÔLE-TITRE.

Il y a dans ce spectacle de nombreuses qualités et l'on souhaite que nombreux soient les spectateurs à découvrir le travail des jeunes artistes réunis par Jérémie Le Louët.

La compagnie qu'il anime, la Compagnie des Dramaticules, existe depuis 2002 et avec ses camarades, il a monté des pièces très différentes du *Macbett* d'Eugène Ionesco au *Salomé* d'Oscar Wilde. À chaque fois, il interprète l'un des rôles. Dans ce *Richard III*, il tient le rôle-titre.

Il signe l'adaptation. Il avoue s'être inspiré de François-Victor Hugo, précisant que même celle-ci, qu'il estime meilleure, ne l'a pas « réellement satisfait ». Il a choisi les vers libres. Il a opéré des coupes. Il a déplacé certains vers. On ne peut s'interdire de rappeler que Pierre Leyris, Jean-Michel Déprats ont travaillé de longs mois à des traductions remarquables de *Richard III*.

Jérémie Le Louët a également choisi de se priver de toute la matière historique précise, soulignant que le 16^e siècle ne l'intéresse pas, que cela rend la pièce difficilement compréhensible. Cela mériterait discussion plus avancée. Mais passons. Et avouons que le travail est cohérent.

L'esthétique est unie. Vous y repérerez sans difficulté des emprunts admiratifs. On reconnaît dans la manière d'éclairer et d'utiliser les néons de Thomas Chrétien, l'univers qu'aime Stanislas Nordey. On reconnaît dans le goût du noir et blanc, l'atmosphère des spectacles de Joël Pommerat. Ce sont des hommages, de grands modèles et ils sont mis en œuvre de manière intelligente.

La scénographie de Blandine Vieillot, les costumes de Mina Ly, le son de Simon Denis avec notamment un usage des micros bien réglé, tout est de qualité et donne un ensemble d'une force certaine. La troupe est bonne et l'on peut même dire très bonne. Citons les comédiens qui jouent tous ou presque plusieurs rôles. A l'exception de Richard, d'Élisabeth, Dominique Massat, de Lady Anne, Noémie Guedj. Il y a là des présences dramatiques fortes, des moyens, belles voix, lyrisme contenu. Très « shakespeariennes », Élisabeth et Anne.

Stéphane Mercoyrol est Marguerite et d'autre part Richmond. Un grand écart dont l'interprète se tire excellemment mais dont on aurait rêvé que le travesti soit plus compréhensible pour qui ne connaît pas la pièce...

Julien Buchy qui est Clarence, le Roi Edouard et la Duchesse, Anthony Courret Hastings et un assassin, Jonathan Frajenberg Buckingham et un assassin, David Maison Rivers, Catesby, Brackenbury, sont très bons, précis. Précis, exaltés lorsque le « personnage » l'exige. Le jeu est fluide, les dictionnaires claires. Ils sont très bien dirigés.

On est d'autant plus étonné par le détachement qui va jusqu'au sentiment d'un jeu mécanique, en roue libre qu'inspire Jérémie Le Louët lui-même dans le rôle de Richard III.

D'allure, très jeune premier ténébreux à la Samuel Benchétrit, Jérémie Le Louët tient dans son spectacle les fils tragiques et les fils comiques. Sa vision n'est pas sans rappeler celle de Georges Lavaudant. On devine dans son projet de jeu de très grands aînés qu'il n'a pas vu jouer sans doute, il est trop jeune : Robert Hirsch, Ariel Garcia-Valdès.

Étrangement, alors qu'il dirige ses comédiens dans le sens d'une tension tragique, d'une émotion à fleur de peau, d'une puissance lyrique contenue mais sensible, tout en osant le grinçant jusqu'au comique, lui se contente tout au long de la représentation d'un Richard comme absent, détaché, très désinvolte. Il ne laisse jamais affleurer la souffrance atroce du « crapaud du diable ». Son Richard est énervé, cassant, inquiétant, certes, mais froid, glacial même sans tremblement dans le mal, sans repentir. Il fait peur, très peur, mais il n'émeut pas quand il inspire une compassion certaine, tel que Shakespeare l'a écrit.

L'usage du micro sur pied, comme s'il était le commentateur d'un parcours, comme s'il fallait faire un clin d'œil aux chanteurs rock, l'éloigne, évidemment.

Tel qu'on a vu le spectacle, Jérémie Le Louët nous offre un Richard cynique et joueur. Ce qu'il est. Mais pas seulement. Le mal, chez Shakespeare, est complexe. Les mouvements contradictoires qui déchirent le « crapaud du diable » sont bouleversants, normalement...

Que cela ne vous éloigne pas de ce travail qui est vraiment réussi et pas de doute, il y a là un metteur en scène, un directeur d'acteurs, un chef de troupe, un artiste original.

ARMELLE HÉLIOT – LE FIGARO – DÉCEMBRE 2012